



HAL
open science

De Caliste à Delphine, et retour ? Victoire

Laurence Vanoffen

► **To cite this version:**

Laurence Vanoffen. De Caliste à Delphine, et retour ? Victoire : Individu et société dans les romans d'Isabelle de Charrière et Germaine de Staël. Cahiers staéliens, 2004, 55, p. 25-38. hal-04292845

HAL Id: hal-04292845

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04292845>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De *Caliste* à *Delphine*, et retour ? *Victoire*

Individu et société dans les romans d'Isabelle de Charrière et Germaine de Staël

Qui confronte les œuvres des deux romancières se doute de ce qu'il va trouver : des échos thématiques, dans une sorte de passage de relais entre deux générations, accompagnée des oppositions, esthétiques et intellectuelles, qui en sont inséparables. Sur le plan factuel, d'ailleurs, l'essentiel a déjà été dit, comme les circonstances de la découverte de la romancière de Colombier par la fille de Necker, lors de ses séjours à proximité de Genève, l'admiration qu'elle a portée à ses œuvres, et la trace qui en est restée dans sa création romanesque¹. Mais tout autant que pour *Corinne*, à laquelle se limitent en général les critiques, le rapprochement vaut pour *Delphine* ; en effet son héroïne, femme sublime, comme Caliste, n'est pas une femme de génie mais elle affronte simplement les écueils de la condition féminine, en se heurtant au poids de l'opinion. Dès sa parution, en 1802, Isabelle de Charrière éprouve d'ailleurs - est-ce uniquement lié aux polémiques qui accueillent le roman ? - le besoin de réagir par *Victoire ou la vertu sans bruit*, roman par lettres resté dans l'oubli jusqu'à une date récente².

De telles convergences ne sont ni surprenantes ni rares, compte tenu notamment des liens que les deux romans -comme une bonne partie de la production romanesque de la fin du siècle- entretiennent avec *La Nouvelle Héloïse*. Mais, les textes le montrent, si Germaine de Staël s'est intéressée aux fictions de son aînée, vers 1791-1793, c'est qu'elles rejoignaient ses préoccupations esthétiques et morales du moment. *Caliste*, paru en 1787, s'inscrit ainsi dans le système critique staëlien³, et

¹Monique Moser-Verrey fait le point dans « Tableaux de la folle sagesse romanesque dans *Caliste* d'Isabelle de Charrière », *Folies romanesques au siècle des Lumières*, textes réunis par René Démoris et Henri Lafon, Paris, Desjonquères, 1998, p. 202, rappelant les études de Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*, Payot, Lausanne, 1916, pp. 214-218; Giovanni Riccioli, « Mme de Staël e Mme de Charrière », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, 20 (1967), pp. 226-246 ; et Madelyn Gutwirth, *Madame de Staël novelist. The emergence of the artist as woman*, University of Illinois Press, Urbana, London, Chicago, 1978, pp. 165-166. Voir aussi Luppé, *Les idées littéraires de Mme de Staël et l'héritage des lumières, 1795-1800*, Paris, Vrin, 1969, pp. 32-33.

²« Die wiedergefundene Handschrift : *Victoire ou la vertu sans bruit* von Isabelle de Charrière », Magdalene Heuser, *Editio*, 1997, 11, Niemeyer, pp. 178-199. Trois fragments étaient jusque là connus et repris dans le volume IX des *O. C. d'Isabelle de Charrière* (Van Orschoot-Slatkine, Amsterdam-Paris, 1979-1984). Les références seront désormais appelées par *O. C.*, suivi du numéro de volume.

³Je reprends l'expression de Jean Roussel, dans le chapitre consacré à G. de Staël, *Jean-Jacques Rousseau en France après la Révolution (1795-1830), lectures et légende*, Paris, A. Colin, 1972, IV, I, p. 340.

propose à Mme de Staël un exemple significatif, encore évoqué dans *De la Littérature*, au moment où elle dessine les nouveaux contours de la littérature d'imagination⁴. Les échos entre les deux fictions méritent d'être signalés pour ce qu'ils révèlent de la façon dont *Delphine* donne corps aux ambitions assignées aux écrivains dans *De la Littérature* : former l'esprit public, de réagir contre le déchaînement d'égoïsme, l'esprit de parti et le persiflage, également stigmatisés dans le Discours préliminaire de *De la Littérature*, au début de « De la littérature dans ses rapports avec le bonheur », et dans la *Préface* de *Delphine*⁵.

Caliste et le système critique staëlien

Caliste, le court récit qui constitue la suite des *Lettres de Lausanne*, est une référence durable, quoiqu'apparemment secondaire, dans l'œuvre critique de Mme de Staël. Dans *l'Essai sur les fictions* (1795), *Caliste* illustre en effet le pouvoir moral des romans, susceptibles de transmettre « des principes délicats sur la conduite des femmes ». Germaine de Staël privilégie ce qui peut apparaître comme l'aspect le plus conservateur du roman d'Isabelle de Charrière, le scepticisme qui explique la résignation des personnages féminins à un ordre injuste⁶. Parmi les romans cités par Germaine de Staël (*Paul et Virginie*, *le Comte de Comminge*, *Ernestine*, *Cecilia*, et le plus obscur roman de Samuel de Constant, *les Lettres de Camille*), celui d'Isabelle de Charrière subsiste seul, en 1800, dans une note de *De la Littérature*. Elle figure même en tête de la liste illustrant l'orientation des « ouvrages d'imagination » à venir, « la peinture des mouvements du cœur » :

« Les femmes de nos jours, soit en France, soit en Angleterre, ont excellé dans le genre des romans, parce que les femmes étudient avec soin, et caractérisent avec sagacité les mouvements de l'âme ; [...] Parmi les romans nouveaux, dont les femmes sont des auteurs, on doit citer *Caliste*, *Claire d'Albe*, *Adèle de Sénanges*, et en partie les ouvrages de madame de Genlis. »⁷

L'intérêt de Mme de Staël porte à *Caliste* dépasse donc l'engouement passager pour un roman sentimental, et il survit à la maturation de sa réflexion théorique. On

⁴Cf. la préface de l'édition de Gérard Gengembre et Jean Goldzink, *De la Littérature*, Garnier-Flammarion, 1991, « Pour une littérature républicaine », pp. 14-27.

⁵ Cf. *De la Littérature*, éd. cit., p. 82-83, et *Delphine*, *Préface*, édition critique par Simone Balayé- Lucia Omacini, Textes Littéraires français, Droz, Genève, 1987, p. 82.

⁶Voir le « jeu de dupes » décrit par Jean Starobinski, p. 139, « *Les Lettres écrites de Lausanne*, inhibition psychique et interdit social », *Roman et Lumières au dix-huitième siècle*, Paris, Éditions Sociales, 1970, pp. 130-151.

⁷*De la Littérature*, I, ch. VI, « Des ouvrages d'imagination », éd. cit., p. 360, réponse à Rousseau qui déniait aux femmes la possibilité d'avoir du génie ou du talent littéraire.

peut essayer de comprendre pourquoi en examinant successivement les réactions de lecture et les textes critiques de Germaine de Staël.

Certes, *Caliste*, qu'elle avoue avoir lu « dix fois », et où elle voit « une heure sûre de suspension de toutes mes peines »⁸, l'attire, vers la fin 1790, par ce qui le rattache au roman sentimental et suscite l'agacement d'un lecteur masculin⁹ : la situation pathétique d'une femme, qui meurt faute d'avoir été assez aimée par un homme, et la peinture d'un « sentiment sublime », comme le note Rosalie de Constant. Le 4 janvier 1791, cette dernière rapporte l'enthousiasme staëlien en ces termes :

« jamais un roman une situation ne l'ont plus intéressée, mais lui disait-on cet homme n'est point intéressant -les hommes intéressants sont rares c'est dans la vie d'une femme qui aime que peut se trouver la vraie délicatesse le désintéressement et l'héroïsme et qui sut aimer comme Caliste- mais pourquoi se marier pourquoi forcer son cœur à deux parjures - les circonstances, la manière dont la société est établie... d'ailleurs les faiblesses les vices même sont dans la nature. Si on veut la peindre il faut les placer dans le tableau surtout lorsqu'ils sont rachetés par un sentiment sublime et par des vertus, je vous rends bien mal tout cela, madame, croyez que cela fut dit avec bien plus d'esprit et d'intérêt, cela fut aussi beaucoup plus long. » (*Isabelle de Charrière. O. C.*, VIII, p. 132)

La lectrice s'identifie avec l'héroïne ; de l'asymétrie morale et affective des héros, qui choque le même lecteur¹⁰, elle tirera la formule de l'héroïsme féminin dans *Delphine* puis *Corinne*. Mais elle est aussi sensible à la vérité sociale et psychologique de la fiction d'Isabelle de Charrière. La dédicace des *Lettres écrites de Lausanne* annonçait du reste «un mélange de passion et de raison, de faiblesse et de vertu, tel qu'on le trouve ordinairement dans la Société » (VIII, p. 136). Si *Caliste* (et les autres « diminutifs de romans » d'Isabelle de Charrière, comme Germaine de Staël les appelle) la touchent, c'est comme elle le dira à propos du roman précédent, les *Lettres de Mistriss Henley*, pour la finesse de son analyse des maux de l'individu :

« Cette Mrs Hendley se meurt du dégoût de la vie, de vains efforts pour s'attacher à toutes les idées douces repoussées par tous les sentiments froids. Son malheur est analysé avec une finesse d'esprit et de cœur étonnante, mais aujourd'hui tout est si fort si violent, qu'on n'appelle douleur que les tourments de la roue- je les sens un moment suspendus quand je vous lis- je voudrais que vous écrivissiez sans cesse. Chaque ligne serait un soulagement pour tout ce qui sait sentir »¹¹.

⁸Lettre du 31 décembre 1793, *Isabelle de Charrière, O. C.*, IV, p. 299.

⁹Voir la lettre du 1 février 1788 de Jean- François de La Harpe au comte Shouvalov : « Il y a d'ailleurs une exaltation de vertus hors de nature, qui n'a laissé que de plaire à nos femmes, parce que l'exagération en tous genres est à la mode. », *Caliste, O. C.*, VIII, p. 131-132.

¹⁰Le lecteur déjà cité s'irrite de l'aspect décevant du roman : « Dans la seconde partie, c'est une Anglaise nommée Caliste dont le caractère est intéressant, mais qui aime l'homme le sot et le plus froid, et tous les malheurs de Caliste sont l'effet de l'imbécillité de son amant, qui se laisse aimer le plus tranquillement du monde, et ne fait rien pour épouser sa maîtresse. », *ibid.*

¹¹G. de Staël, Lettre du 23 octobre 1793 à I. de Charrière, *O. C.*, IV, p. 234.

Ces fictions constituent d'ailleurs un prototype des romans appelés par la dernière section du « Discours préliminaire » de *De la Littérature* ; les témoignages de la lectrice préparent la description que Mme de Staël donne du rapport entre auteurs et lecteurs, lorsqu'elle envisage les rapports de la littérature et du bonheur. Parlant le langage du cœur aux lecteurs, les grandes œuvres leur offrent plus qu'un refuge contre une société où la violence et l'intérêt priment, mais un guide et un ami. Dans un contexte marqué par la sentimentalisation de la vie éthique, on ne s'étonne pas de voir la théorie morale de la sympathie trouver un point d'application dans la relation entre lecteurs et auteurs, pour donner, dans l'idée de communauté des âmes sensibles, une nouvelle justification du rôle moral de la fiction¹². La fin du même texte ouvre la porte à *Delphine*, en appelant, dans une posture qui rappelle la moraliste de *Influence des Passions*, « un écrivain qui recueille avec talent toutes les réflexions mélancoliques, tous les efforts raisonnés qui ont été de quelque secours aux infortunés dans leur carrière » (*De la Littérature*, p. 85). Telle est bien, deux ans plus tard, l'ambition de *Delphine*, au moment où la référence aux fictions d'Isabelle de Charrière disparaît dans le paratexte. Dans *Quelques réflexions sur le but moral de Delphine*, de fait, Mme de Staël ne manque pas d'appliquer, ultime réponse à l'accusation d'immoralité qui l'a particulièrement blessée, ces vues à son propre roman¹³ :

« On ne sait pas assez quelle funeste réunion c'est, pour le bonheur, d'être doué d'un esprit qui juge et d'un cœur qui souffre par les vérités que l'esprit lui découvre. Il faut un livre pour ce genre de mal, et je crois que *Delphine* peut être ce livre. La plupart des livres ne traitent que des sentiments convenus, ne représentent qu'une sorte de vie extérieure, que les actions et les pensées qu'on doit montrer, que des caractères rangés, pour ainsi dire, par classes [...]; mais le cœur humain est un continuel mélange de tant de sentiments divers, que c'est presque au hasard que l'on donne et des consolations et des conseils, parce que l'on ne connaît jamais ni les motifs secrets, ni les peines cachées [...] »¹⁴.

L'esthétique du naturel, déjà affirmée dans *De la Littérature*, mais surtout dans la Préface de *Delphine*¹⁵, partagée par Isabelle de Charrière, trouve un point d'application privilégié, la représentation de la souffrance. Fait intéressant, le début de la citation de *Quelques réflexions* se superpose au passage consacré à *Werther* en 1800 :

¹²Cf. David Denby, *Sentimental narrative and social order in France, 1760-1830*, Cambridge University Press, 1994, p. 169 et 203.

¹³Cf. Simone Balayé, « *Delphine* de Mme de Staël et la presse sous le Consulat », *Romantisme*, 51, 1986, pp. 39-47.

¹⁴*Delphine*, t. I, p. 1004-1005.

¹⁵ Cf. *Delphine*, Préface, t. I, p. 80. Elle est en partie tournée contre le retour d'une esthétique classique, soutenue par le pouvoir napoléonien, dans la préface de *Delphine* surtout, tandis que *De la Littérature* vise les romans noirs.

« Quelle sublime réunion l'on trouve dans *Werther*, de pensées et de sentiments, d'entraînements et de philosophie ! Il n'y a que Rousseau et Goethe qui aient su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même, et se connaît sans pouvoir se dompter. Cet examen de ses propres sensations, fait par celui-là même qu'elles dévorent, refroidirait l'intérêt,[...] Mais rien n'émeut davantage que ce mélange de douleurs et de méditations, d'observations et de délire, qui représente l'homme malheureux se contemplant par la pensée, et succombant à la douleur. », *De la Littérature*, ch. XVII, « De la littérature allemande », p. 259

Il se superpose aussi à un autre récit : celui d'Isabelle de Charrière, dont il offre une sorte de commentaire à distance. Si le désir du suicide apparaît dans *Caliste* comme dans *Delphine*¹⁶, l'association de la raison et la passion, la lucidité impuissante, le pessimisme mélancolique y sont déjà présents¹⁷, au point de faire éclater les clichés du roman sentimental.

Ainsi, l'idée d'une communauté des âmes sensibles transpose et théorise l'expérience de lectrice de Germaine de Staël, mais les fictions d'Isabelle de Charrière l'ont sans doute de surcroît éveillée à la nécessité d'une représentation romanesque moins stéréotypée, qui donne à l'individu moderne la littérature dont il a besoin.

Caliste et « la passion réfléchissante »

« On ne sait pas assez quelle funeste réunion c'est, pour le bonheur, d'être doué d'un esprit qui juge et d'un cœur qui souffre par les vérités que l'esprit lui découvre. ». La formule pourrait en effet s'appliquer aux deux personnages de *Caliste* et de William. Victime lucide du poids qu'exerce l'opinion sur l'homme qu'elle aime, l'héroïne reste prisonnière de cette fatalité - comme le souligne le nom de théâtre auquel son identité se réduit ; elle vit, depuis sa rencontre avec William, avec l'obsession de sa réputation perdue sur les planches d'un théâtre :

« Quelle situation que la mienne ! moins je mérite d'être respectée et plus j'ai besoin de l'être » « depuis si longtemps, je ne pense qu'à vous aimer, au malheur et au plaisir de vous aimer; mille fois j'ai voulu me soustraire à tous les maux que je prévois; mais qui peut échapper à sa destinée ? »¹⁸

¹⁶Sur la double influence de Rousseau et Goethe, cf. Jean Roussel, *op. cit.*, p. 352, cf. aussi p. 353.

¹⁷Cf. Jean Starobinski, art. cit. ; Janine Rossard, « Le désir de mort romantique dans *Caliste* » dans *Une clef du romantisme : la pudeur. (Rousseau, Loisel de Tréogate, Belle de Charrière, Bernardin de Saint -Pierre, Joubert, Benjamin Constant, Stendhal)*, Nizet, 1974, pp. 60-79), et Claire Jaquier, *L'erreur des désirs*, Lausanne Payot, 1999, pour lesquelles le récit montre la déroute des valeurs des Lumières, « l'inanité de la philosophie du bonheur à la fin du dix-huit siècle; la vanité de la lutte stoïque dans une pareille société ; et l'impotence de la raison », *Une clef*, p. 65.

¹⁸*Caliste*, p. 195-196. Cf. l'indifférence de la jeune femme à l'opinion une fois Léonce marié : « Il fut une époque de ma vie dans laquelle j'aurais attaché de l'importance à ce qu'on pouvait dire de moi, mais à présent que mon nom ne doit plus être uni à personne, je ne m'inquiète plus de l'injustice dont ce nom peut être l'objet. », *Delphine*, II, lettre XIII, p. 313.

Ce sentiment de fatalité explique que Caliste, qui a intériorisé le message de Julie sur l'honneur, dans l'épisode de Lauretta¹⁹, ne franchira jamais le pas qui ferait d'elle la compagne de William contre la volonté de son père ; elle ne sera ni sa femme, ni même sa maîtresse ne revendiquant que la place de servante (qu'elle charge, dérisoirement, son valet de tenir à sa propre mort) pour souligner sa propre indignité. Lucide d'ailleurs aussi sur la différence entre ses sentiments et ceux de William²⁰, elle n'en persiste pas moins dans son amour, et, à la nouvelle du mariage de William, elle ne peut que renoncer à l'espoir du bonheur raisonnable qu'elle avait cherché en se mariant. Le récit de la mort de Caliste répond d'ailleurs bien à la dernière formule de Mme de Staël ; les ultimes attitudes et réflexions de Caliste, rapportées par son mari, offrent un mélange d'« entraînement et de philosophie » : de musique et de réflexion morale désabusée²¹. Enfin, la même analyse vaut pour le personnage de William, dont les trois dernières lettres (XXII, XXIII, XXIV) creusent la douloureuse prise de conscience de sa passivité et laissent à sa destinataire de Lausanne, mère de Cécile (et au lecteur) l'image de « l'homme malheureux se contemplant par la pensée, et succombant à la douleur. » Le récit se clôt d'ailleurs au moment où le personnage, après avoir appris la maladie de Caliste, a acquis la lucidité qui lui aurait permis de balayer les obstacles à son bonheur, et sur le sentiment de l'irréparable : « Ah! malheureux, j'ai toujours attendu qu'il fût trop tard, et mon père a fait comme moi. Que n'a-t-elle aimé un autre homme, et que n'eût-il un autre père ? » (*Ibid.*, p. 229). Le silence final de William - le roman s'achève sur le récit de la mort de Caliste, dans une lettre insérée, XXV- est encore plus éloquent que toutes les plaintes pour traduire sa solitude mélancolique.

Plusieurs passages du récit d'Isabelle de Charrière fournissent d'ailleurs probablement des jalons ou des ferments au sublime staëlien, certains débouchant même sur de véritables échos textuels. Une simple exclamation de Caliste, « *c'est fait* », ponctue les étapes de leur histoire d'amour malheureuse : au moment où William la laisse s'enfuir de Bath et épouser le prétendant importun qu'il avait trouvé (*Caliste*, p. 212) ; puis, une fois la séparation définitivement consommée, lorsqu'elle

¹⁹Elle finit par condamner le mariage de l'ancienne prostituée avec milord Édouard : « Hé bien, ma Cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, et sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, et que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion, l'opinion ! Qu'on a de peine à secouer son joug ! Toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent; le mal passé ne s'efface-t-il jamais par aucun bien ? », *Nouvelle Héloïse*, V, XIII, Pléiade, IV, p. 627.

²⁰Voir sa seconde lettre à William, et le jugement de son futur mari Northamptonshire, respectivement, *Caliste*, p. 207 et 221.

²¹*Ibid.*, p. 234. Noter l'attitude « les yeux levés au ciel » reprise dans les descriptions de Delphine par Léonce, par exemple.

annonce sobrement la maladie qui va l'emporter, dans sa dernière lettre à William, parti en Europe :

« C'est bien à présent, mon ami, que je puis vous dire *c'est fait*. Oui, c'est fait pour toujours. Il faut vous dire un éternel adieu. Je ne vous dirai pas par quels symptômes je suis avertie d'une fin prochaine ; ce serait me fatiguer à pure perte, mis il est bien sûr que je ne vous trompe pas, et que je ne me trompe pas moi-même. » (*Caliste*, p. 229)

Ce mot, qui souligne la passivité de William, est repris par Germaine de Staël dans la grande lettre d'adieu que Léonce envoie à Delphine avant de partir pour la Vendée, où il se fait arrêter puis exécuter : « C'en est fait, et ma volonté nous sépare. Puis-je avoir un ennemi plus cruel que moi-même... »²², écrit-il. De même, la question pathétique lancée par Caliste, dans la scène des dernières retrouvailles au théâtre, « Que ferons-nous l'un sans l'autre ? » est transposée par Germaine de Staël ; Mme de Lebensei, qui rapporte la mort de Mme de Vernon, conclut la seconde partie sur cette question : « avec leurs sentiments, dans leur situation, comment vivre ni séparés ni réunis ? »²³. Dans les deux cas, d'ailleurs, les retrouvailles du couple séparé s'effectuent autour de l'obstacle (le lieu où Caliste a perdu son honneur, Mme de Vernon) pour un effet pathétique accru.

Les moments de réflexion mélancolique des deux personnages trouveront d'amples développements dans les lettres de Léonce et Delphine. On peut signaler la rêverie douloureuse de Caliste, venue revoir *The fair penitent* au théâtre²⁴, ou une réflexion de son amant sur la douleur de la séparation :

« On a tort de penser que c'est dans les premiers temps qu'une véritable perte est plus douloureuse [...] mais quand les jours, en se succédant, ne ramènent jamais la personne dont on a besoin, il semble que notre malheur nous soit confirmé sans cesse et à tout moment l'on se dit c'est donc pour jamais ! » (*Caliste*, p. 219).

Cette confidence mélancolique trouve un écho, à la fois dramatique et thématique, dans l'espèce de journal tenu par Delphine dans la cinquième partie, lors de sa fuite solitaire en Suisse :

« Je trouvais autrefois du charme dans l'émotion causée par ces ouvrages, je ne connaissais de la douleur que les tableaux tracés par l'imagination, et l'attendrissement qu'ils me faisaient éprouver était une de mes jouissances les plus douces. Maintenant...Le malheur n'est plus à mes yeux la touchante parure de l'amour et de la beauté, c'est une sensation brûlante, aride [...]. Dans les ouvrages dramatiques vous ne voyez l'être malheureux que sous un seul aspect, sous un noble point de vue, toujours intéressant, toujours noble, toujours sensible ; et moi, j'éprouve que dans la fatigue d'une longue douleur, il est des moments où l'âme se lasse de l'exaltation, [...] et va chercher encore du poison dans quelques souvenirs minutieux, dans quelques détails inaperçus. » (Fragment III, *Delphine*, VI, p. 740-741)

²²*Delphine*, VI, lettre IX, p. 886.

²³*Caliste*, p. 224, *Delphine*, II, lettre XLIII, p. 435.

²⁴« Je venais revoir mes commencements, et méditer sur ma vie, et c'est vous que je trouve ici, vous, le véritable, le seul intérêt de ma vie, l'objet constant de ma pensée, de mes souvenirs, de mes regrets, vous que je ne me flattais pas de jamais revoir », *Caliste*, p. 219.

Ce passage, relevé par David Denby pour souligner le renouvellement de la représentation de la souffrance²⁵, montre comment la réflexion poétique de Germaine de Staël s'enclenche sur ses lectures. Les « détails inaperçus », le souci du réel, en effet, caractérisent, précisément, les fictions d'Isabelle de Charrière, et font éclater les représentations conventionnelles, idéalisées²⁶. La présence de tableaux dans *Caliste*, comme l'a montré Monique Moser-Verrey, est justement liée à ce besoin de rendre les rapports affectifs, en faisant saisir, à travers les gestes et les attitudes infimes, « les manèges de l'inhibition et de la vertu qui servent à déjouer la rencontre des corps et la jouissance » (art. cit., p. 209).

Contrastes, inconséquences, petits détails, marquent ainsi l'histoire de William ; ils ressortent dans le bilan qu'il dresse, dans son avant-dernière lettre, de sa conduite et des étapes de son malheur :

« Il me semble que je n'ai rien fait de ce que j'aurais dû faire. J'aurais dû l'épouser sans attendre un consentement dont je n'avais pas besoin. J'aurais dû l'empêcher de promettre qu'elle ne m'épouserait pas sans ce consentement. Si mille efforts n'avaient pu fléchir mon père, j'aurais dû en faire ma maîtresse, et pour elle et pour moi ma femme, quand tout son cœur le demandait malgré elle, et que je le voyais malgré ses paroles. J'aurais dû l'entendre, lorsqu'ayant écarté tout le monde, elle voulut m'empêcher de la quitter. Revenu chez elle, j'aurais dû briser sa porte ; le lendemain, la forcer à me revoir, ou du moins courir après elle quand elle m'eût échappé. Je devais rester libre et ne pas lui donner le chagrin de croire que j'avais donné sa place d'avance; qu'elle avait été trahie, ou qu'elle était oubliée. L'ayant retrouvée j'aurais dû ne plus la quitter ; être au moins aussi prompt, aussi zélé que son fidèle James, peut-être ne l'aurais-je pas laissée sortir seule de ce carrosse ; peut-être James m'aurait-il caché auprès d'elle, [...]. Et cet automne encore, cet hiver... Je savais que son mari l'avait fui ; que n'allais-je, au lieu de rêver à elle au coin de votre feu, soigner avec elle son protecteur, soulager ses peines, partager ses veilles [...] ? »²⁷

Tous les détails de la conduite de Caliste - et de la sienne- ainsi relus soulignent une complexité psychologique et une ambiguïté morale qui seront gommées de *Delphine*. Ainsi, le désir réprimé de Caliste est souligné dans l'un des tableaux auquel William fait allusion (VIII, p. 204), et il donne un sens beaucoup moins moral à sa résignation. Si Caliste sacrifie constamment son bonheur, c'est en vain et sans proposer aussi nettement au lecteur les « principes délicats » que Germaine de Staël affirmait découvrir. Pour prix de la chasteté maintenue, la mort solitaire et une estime publique reconquise, mais dérisoire, car même si la fin de Caliste entraîne le pardon de son mari, elle laisse comme le note Paul Pecklmans l'« image d'une société morcelée, aux individus différents les uns des autres, qui est l'obsession intime du roman sentimental »²⁸.

²⁵D. Denby, *op. cit.*, p. 225.

²⁶Cf. l'article de Claire Jaquier repris dans *L'erreur des désirs*, «Le damier, la harpe, la robe salie : médiations et symboles du désir dans l'œuvre d'Isabelle de Charrière», *Une Européenne...*, p. 177-186, Neuchâtel, Gilles Attinger, 1994.

²⁷*Caliste*, p. 231.

²⁸« Avec son dédain pour l'estime des autres, *Caliste* rejoint à sa façon cet individualisme. », ajoute-t-il, P. Pecklmans, « La fausse emphase ou la mort de toi, *Neophilologus*, LXXII, 4, octobre 1988, pp. 499-515.

De fait, Isabelle de Charrière ne résout pas les tensions entre le désir du bonheur, la raison et la vertu, faisant éclater, à rebours des romans sentimentaux, les solutions vertueuses. Or, Germaine de Staël ne peut accepter cette ambiguïté en regard du but assigné à la « littérature » moderne, c'est-à-dire républicaine. S'« il faut analyser l'homme, ou le perfectionner », comme l'affirme *De La Littérature*, l'alternative tend à se simplifier pour l'auteur de *Delphine*²⁹.

Delphine, ou la vertu démonstrative ? contre Victoire, ou la vertu sans bruit

Simone Balayé a rappelé, de fait, l'annotation inscrite par Mme de Staël, à Weimar, en marge de Kant : « *Delphine* montre trop son but moral »³⁰. Malgré l'hommage rendu à l'art romanesque d'Isabelle de Charrière, jusque, indirectement, dans les pages de *Delphine*, et de son paratexte, Germaine de Staël revient en effet à un romanesque plus traditionnel. Sans doute le « mélange », les contradictions, auxquels, en 1800-1802, l'analyse des passions doit ménager une place, entrent-ils dans le cadre de son esthétique du sublime ; nécessaires à la mise en scène de l'affrontement de l'homme « à l'incomplet de sa destinée »³¹, et à l'effet pathétique, ils s'intègrent dans son écriture romanesque à l'idéalisation et au besoin de l'héroïsme. Elle a d'ailleurs beau présenter ses personnages comme « un modèle à éviter et non un modèle à suivre », dans la lettre à Mme Pastoret puis dans *Quelques réflexions (Delphine, cit. p. 24, p. 994)*, elle en fait des dépositaires de valeurs universelles, avec lesquels le lecteur doit s'identifier. L'ambivalence ressemble à celle de son jugement sur Werther, à la fois victime et malade : soit, atteint d'une « maladie de l'âme qui prend sa source dans une nature élevée, et finit cependant par rendre la vie odieuse », comme elle l'explique dans *De la Littérature* (I, ch. XVII, p. 260) ; l'analyse d'ailleurs se superpose très exactement avec celle de *Delphine*, dans *Quelques réflexions* (p. 994).

Gommant les contradictions morales de Caliste, Germaine de Staël entend, elle, proposer une Julie rectifiée, en fonction du but moral (ajoutons : et politique³²)

²⁹Cf. respectivement *De La Littérature*, p. 359 ; *Delphine*, Préface, p. 88-89 et *Quelques réflexions*, p. 1008.

³⁰Cité par S. Balayé, « Mme de Staël et la presse sous le Consulat », p. 45.

³¹*De la Littérature*, I, ch. V, p. 208.

³²Développé par Simone Balayé dans « *Delphine*, roman des Lumières, pour une lecture politique » (Christiane Mervaud, Sylvain Menant, *Le siècle de Voltaire, Mélanges René Pomeau, Voltaire foundation*, 1987, t. I, pp. 36-46), ou par l'article d'Ève Souriau, « Delphine and the principles of 1789 : " Freedom, beloved freedom" » (Madelyn Gutwirth, Avriel Goldberger, Karyna Szmurlo, *Germaine de Staël. Crossing the borders*, Rutgers University Press, 1991, pp. 42-51).

qu'elle assigne au roman. Les échos entre les deux intrigues font apparaître la primauté accordée à l'intention « philosophique » par l'auteur de *De la Littérature*. Ainsi, l'épisode de la retraite heureuse à Bellerive, dans la III^e partie de *Delphine*, des lettres XI à XXVII, transpose assez clairement les premiers temps de la vie à Bath de Caliste et William ; même plan d'une vie raisonnable, consacrée à l'étude³³, qui débouche sur la même crise, liée à l'irruption du désir charnel de William et Léonce³⁴. L'héroïne, dans les deux cas, résiste, mais l'épreuve de force entre Caliste et William montre la supériorité morale du déisme de Delphine sur l'éthique de l'honneur de Léonce, incapable de sacrifice (III, Lettres VI-VII, pp. 459-460). Au scepticisme modeste de Caliste que William rapporte, s'opposent les discours de Delphine ; outre les lettres philosophiques de la III^e partie, comme la Lettre XIV, ou XXXIII, le plaidoyer devant le juge pour obtenir le salut de Léonce, Delphine justifie son nom dans l'ultime performance qui accompagne sa marche à la mort, aux côtés de Léonce. Prêtresse d'Apollon inspirée, elle cherche -comme Julie celui de Wolmar- à assurer le salut spirituel de Léonce³⁵. Sa foi éclairée et éloquente annonce la parole inspirée de Corinne.

De même, Léonce reste un héros, et Mme de Staël le met en scène en reprenant des clichés sentimentaux. À l'inertie de William, incapable de réagir à la lettre de Caliste et de la suivre lorsqu'elle quitte Bath, la troisième partie de *Delphine* oppose une poursuite et des retrouvailles haletantes, Léonce s'interposant devant le carrosse de Delphine, à la nuit pour l'empêcher de partir, dans une scène flamboyante³⁶. De fait, le sens de l'honneur de Léonce, qui le soumet pourtant à l'opinion, est le ferment d'un héroïsme mal employé ; il crée en lui l'espace d'un enthousiasme qui n'attend que de trouver son objet légitime. Son rejet de l'éthique de l'honneur et sa conversion finale à la morale naturelle ont beau arriver -comme dans *Caliste*, les regrets de William d'ailleurs - trop tard, en prison³⁷, ils marquent la victoire des valeurs philosophiques.

Comme l'ont montré la plupart des passages cités, *Delphine* développe et amplifie les motifs fournis par Isabelle de Charrière, faisant jouer les grandes orgues

³³Cf. *Caliste*, p. 196-197, le développement du plan de vie proposé par Caliste en attendant la réponse du père ; et le *topos* de l'étude partagée pour sublimer les sentiments dans *Delphine*, III, Lettre VII de Léonce, p. 461 et 465 ; Lettre XI, p. 482, l. 125-128 et p. 489, l. 51-55.

³⁴Cf. *Caliste*, p. 204 et *Delphine*, III, Lettres XIX-XXVII, notamment p. 518.

³⁵Voir l'analyse d'Ève Souriau, art. cit., p. 49-50; *Delphine*, VI, pp. 933-935 et 950-953.

³⁶*Caliste*, pp. 212-214; *Delphine*, III, Lettre VIII, pp. 468-469.

³⁷« Au milieu des malheurs que je viens d'éprouver et de la destinée qui me menace, je me suis senti comme humilié d'avoir attaché tant de prix aux jugements des hommes.», *Delphine*, VI, p. 928.

d'une littérature nourrie par la nouvelle esthétique du nord, appelée par *De la Littérature*. Chez Germaine de Staël, le besoin d'idéalisation tient à la fois du rêve de compensation personnelle, et de la réponse à une génération passée à laquelle appartient Mme Necker : l'amour parfait est présenté comme la victime de menées malfaisantes et de valeurs dépassées. Le tout lui permet de réaffirmer d'un même geste la sublimité du sentiment, les valeurs de liberté et de progrès, et de gommer l'insuffisance des êtres, même si une distanciation critique est réintroduite dans *Quelques réflexions*.

La relecture de *Delphine* par Isabelle de Charrière, dans *Victoire*, est révélatrice du clivage qui sépare les deux auteurs. Le sens de la relativité de l'une ne peut que trouver suspectes les grandes envolées, comme les grands héros et grands sentiments - la « morale sublime », contre laquelle *Trois Femmes* s'inscrit déjà en faux en 1796. Le simple titre choisi pour le roman épistolaire, écrit peu après la lecture du roman de Mme de Staël, *Victoire ou la vertu sans bruit*, résume son agacement. Certes, elle s'indigne contre le déchaînement odieux de la presse et rend justice à *Delphine* sur le plan moral, et tourne largement ses attaques contre le *Génie du christianisme* et sa récupération de la « mélancolie » ; mais elle relève les incohérences et l'emphase du roman - l'épistolière parle de « l'exaltation phrénétique » (4-5 mars 1803, *O. C.*, VI, p. 528). Si elle redoute avant de le lire d'y trouver les motifs du roman noir (22 octobre 1802, VI, 514 à Isabelle de Gélieu), voilà le diagnostic d'un personnage de *Victoire*, Thérèse de Flavigny :

« Si l'héroïne manque quelquefois de foi et de crédulité, souvent elle en a une double dose. Elle croit aux pressentiments, elle pense que son époux veille sur elle, l'urne qui renferme les cendres de son amie lui rappelle une âme existant malgré la mort, car elle lui parle et se sent obligée à acquitter ses promesses envers elle. Elle se tue mais sans avoir approuvé le suicide. Elle rompt ses vœux mais quand elle les avait prononcés elle ne savait pas ce qu'elle faisait et c'est un autre acte de délire que leur violation. Je ne la trouve coupable que d'un désordre d'esprit continuel et qui n'est pas exempt de présomption. L'amour vanté par elle à chaque mot devient un lieu commun sans danger comme sans charme et la mort pressentie et redoutée, désirée et accueillie de mille et mille manières devient une chose triviale qui ne fait plus pitié ni effroi.» (*O. C.*, IX, p. 504, 25 avril)

Le suicide, les vœux monastiques, deux points délicats à propos desquels la liberté individuelle a à composer avec les normes sociales ; sur ces deux questions, Mme de Staël a du mal à trancher, au moment où sa conception de la morale fondée sur la pitié réintègre une dimension transcendante et religieuse³⁸.

C'est cette évolution vers le spiritualisme qui met mal à l'aise Isabelle de Charrière, de même que la valeur attribuée à la mélancolie. « Tous les sentiments

³⁸Franck Bowman, « Mme de Staël et l'apologétique romantique », pp 157-171, *Mme de Staël et l'Europe*, Actes du Colloque de Coppet 1966, Klincksieck, 1970, p. 158-160.

généreux, toutes les idées élevées toutes les affections profondes ont un caractère religieux ; il n'existe aucune émotion tendre qui ne nous fasse désirer un autre monde, une autre vie, une région plus pure. ». Comme le montre ce passage de *Delphine* cité par Frank Bowman, l'exaltation des sentiments, la confrontation avec la mort et la souffrance mènent au sentiment de l'infini chez Germaine de Staël ; ils permettent l'affirmation enthousiaste, conformément à l'esthétique empruntée à Kant, à laquelle elle se réfère dans le chapitre VI, « Des ouvrages d'imagination ». L'expression utilisée à propos de *Mistriss Henley*, « le dégoût de l'existence », revient sans surprise dans le passage qui suit immédiatement :

« ...l'âme se complait dans la sensation inexprimable que produit en elle ce qui est noble et beau ; et les bornes de la terre disparaissent quand la carrière immense du génie et de la vertu s'ouvre à nos yeux. En effet, l'homme supérieur ou l'homme sensible se soumet avec effort aux lois de la vie, et l'imagination mélancolique rend heureux un moment, en faisant rêver l'infini. Le dégoût de l'existence, quand il ne porte pas au découragement, quand il laisse subsister une belle inconséquence, l'amour de la gloire, le dégoût de l'existence peut inspirer de grandes beautés de sentiments : c'est d'une certaine hauteur que tout se contemple. » (*De la Littérature*, p. 361)

Or, devant la transcendance, plus encore que devant la morale, ou l'amour, l'individu inquiet qui s'exprimait dans *Caliste* ne va pas au-delà des incertitudes et des questions. Il suffit de relire sur ce point la dernière lettre de la jeune femme à William, ou les réflexions de M. de Flavigny, dans *Victoire* :

« j'ai craint qu'il n'y ait eu une certaine audace impie dans cet oubli total du danger qui pouvait vous menacer vous ou moi. C'est peut-être cela qu'on appelle braver le ciel ; mais un atome, un peu de poussière peut-il braver l'être tout-puissant ? Peut-il en avoir la pensée ? Si pourtant je t'ai offensé, père et maître du monde, je te demande pardon pour moi et pour celui à qui j'inspirais le même oubli, la même folle et téméraire sécurité. » (*Caliste*, p. 229)

La tentation de l'adultère, satanique comme le montre la référence oblique à la figure du damné, Dom Juan, amène l'héroïne à implorer le pardon divin, sans être vraiment prise au tragique - comme P. Pecklmans le souligne, ici, le « délire passionnel n'aboutit qu'à un satanisme sans portée réelle »³⁹. Entre les certitudes paisibles d'un déisme éclairé, et le scepticisme induit par le matérialisme sur la notion de *faute*, avec la référence aux « atomes », pas de place en effet pour les vertiges métaphysiques ou le sentiment de l'*infini*, ni pour la prière sublime que prononcera Delphine, elle, après avoir bu le poison⁴⁰. De façon significative, d'ailleurs, l'un des moyens d'expression de ce sublime, l'harmonie entre la nature et les sentiments individuels, convoquée dans la scène de l'orage de *Caliste*, sera

³⁹P. Pecklmans, art. cit., p. 508.

⁴⁰Delphine regrette son suicide, et sollicite l'appui de la grâce divine pour convertir Léonce : « O mon Dieu, qu'ai-je fait ? me suis-je rendue coupable ? ne puis-je plus espérer votre miséricorde ? il fallait le suivre jusqu'au supplice, je lui devais cette dernière preuve de l'amour qui l'a perdu ; en aurai-je eu la force, sans la certitude de mourir ? [...] faites que celui qui va m'entendre éprouve en m'écoutant les sentiments religieux, qui obtiendront pour lui votre miséricorde », p. 949.

rejetée dans *Victoire*. Ainsi, les pages de Chateaubriand ou les vers de Delille sur l'automne appellent cette remarque de M. de Flavigny :

Je suis tenté de croire que les gens qui parlent du charme de la mélancolie et de la douleur sont très peu sensibles. Quant à moi, quand je rêve & que mon âme se rend présentes les choses avenir, la mort, ce grand avenir, si plein de doutes, d'obscurité pourtant si sur, si inévitable, et qui nous attend tous, je crains de devenir fou ou de faire quelque extravagance. Aujourd'hui je suis rentré dans la cabine de peur de me jeter dans la mer.

*Là si mon cœur nourrit quelque profond regret
.... J'aime à mêler mon deuil...*

Non quand on a de profonds regrets on n'aime pas le deuil de la nature si on le remarque on le fuit. »⁴¹

L'amant de *Victoire* sait de quoi il parle... Mais dans le fond, la réponse entendue par M. de Serbellane sur la tombe de Léonce et Delphine réunis dans la mort rejoint l'option morale choisie par les personnages de *Victoire*, celle de l'action bienfaisante :

« une fois je leur ai demandé si je ne ferais pas mieux de les rejoindre, s'il n'était pas vrai que sur cette terre les âmes fières et sensibles n'avaient rien à attendre que des douleurs succédant à des douleurs; alors il m'a semblé qu'une voix dont les sons se mêlaient au souffle du vent, me disait :Supporte la peine, attends la nature et fais du bien aux hommes » (p. 957)?

Ainsi, le jeu des deux textes nous place de part et d'autre d'une charnière, que l'on peut interpréter, à la suite de Paul Pecklmans, comme accompagnant le passage du holisme à l'individualisme : « L'individu, au moment de revendiquer ses droits imprescriptibles, pouvait reculer aussi devant sa nouveauté inouïe »⁴². Si *Caliste* témoigne des réserves et des résistances qui pouvaient accompagner la promotion des valeurs du sentiment, et leur revendication par l'individu, *Delphine* illustre le maximalisme - la « grandiloquence » ?- volontariste, par laquelle Germaine de Staël répond à l'ampleur du défi. Aux tableaux subtilement réfractés par la conscience de William succède donc le discours, à l'homéopathie, l'amplification sublime, destinée à faire pièce à d'autres grandes machines idéologiques, celle du *Génie du Christianisme*, par exemple... « Présomption », disait le personnage d'Isabelle de Charrière. Car il n'est pas facile de remplacer un monde.

Laurence Vanoflen (Paris-X)

⁴¹*Victoire*, éd. cit., Lettre XXI, p. 196. À opposer à la place accordée à ces harmoniques par G. de Staël, dans le chapitre « Des ouvrages d'imagination », pp. 358-359.

⁴²P. Pecklmans, p. 503.